

Véronique Dimicoli

Images interdites, figures imposées

La mille-deuxième nuit

La voix : Continue.

La jeune femme : ... on raconte encore, Sire, ô roi bienheureux – mais Dieu est le plus puissant, le plus sage, le plus savant – qu’il y avait une fois, au temps jadis, il y a bien, bien longtemps, une jeune femme aussi belle que la lune quand l’astre luit dans la nuit noire, et qui vivait recluse en son dar près d’un oued lointain. Son père voulait la marier à un riche propriétaire en échange d’une parcelle regorgeant de fruits de toutes sortes.

La voix : Continue.

La jeune femme : Mais la jeune femme, voyant sa mère et ses sœurs dépérir au fil des ans sous le poids de tâches et de mutismes trop pesants, avait pris la fuite, n’emportant avec elle qu’un petit rouleau de feuilles manuscrites qu’elle cachait sous sa gandoura. Combien de fois n’avait-elle pas entendu de son père qu’elle avait un monstre entre les jambes et qu’elle était une « chienne à la langue trop pendue ». Après une longue marche dans le désert, les pieds écorchés et le corps si faible qu’il lui semblait tomber au moindre pas, elle aperçut une oasis verdoyante, pulpeuse et lumineuse près d’un oued au débit puissant. Elle remercia Dieu – car Dieu est le plus sage et le plus savant –, fit ses ablutions et se mit en quête d’un endroit où dormir.

La voix : Le nom du village ?

La jeune femme : Ce village n’a pas de nom – n’a plus de nom... a-t-il existé ?

La voix : Baisse les yeux quand tu me parles.

La jeune femme : La jeune femme, après une nuit passée dans une grotte d’où elle entendait les cris des coyotes – étaient-ce vraiment des coyotes ?, se construisit une petite maison en pisé et décida de s’y enfermer pour écrire l’histoire de son peuple...

La voix : ... Parce que tu appartiens à un peuple ? Baisse les yeux quand je te parle.

La jeune femme : Sa famille était née du roc, le soleil coulait dans les veines de ses ancêtres, et, de leur regard, coulait une eau limpide où l’on pouvait déchiffrer les mystères de Dieu tout puissant.

La voix : Continue.

12 La Voix du regard n° 20

Images interdites, figures imposées

La jeune femme : Quelques jours plus tard, il y eut un bruit sec à la porte. La jeune femme, plongée dans ses manuscrits, le laissa disparaître. Mais le bruit se fit entendre de nouveau. Les cris des coyotes résonnaient au dehors – étaient-ce vraiment des coyotes ? Tremblante, elle alla entrouvrir la porte. Un homme gisait sur le sol, le corps ensanglanté. Les cris des coyotes redoublaient. Elle le prit sur son dos, le fit entrer, l'allongea sur sa paille. Elle lui ôta ses vêtements et découvrit, contre sa poitrine, un petit rouleau de feuilles manuscrites qu'elle n'osa pas lire. Elle pensa longuement ses plaies, le fit manger, le fit boire, lava, quatre fois par jour, ses mains et ses pieds, avec tendresse et trouble inconnus jusqu'alors. L'homme était fait de son sang, son sourire avait l'éclat du vin. La jeune femme comprenait qu'elle était une femme.

La voix : Continue.

La jeune femme : L'homme révéla à la jeune femme qu'elle n'était pas une « chienne », qu'elle n'avait pas de monstre entre les jambes, mais qu'elle était une fleur, qu'elle sentait la rose et le jasmin et que son propre sang coulait dans ses veines...

La voix : ... Baisse les yeux quand tu me parles.

La jeune femme : Ses mains avaient la douceur du miel quand il dessinait sur sa peau de tendres calligraphies. La première fois qu'il l'avait prise contre lui, elle avait senti couler entre ses jambes un mince filet rouge, tiède et sucré. Elle avait su que, désormais, plus rien ni personne ne pourrait forcer son domaine. C'était une épée noble en son ventre, des manuscrits silencieux qu'il avait ciselés en sa chair. Mais les cris des coyotes redoublaient d'intensité derrière la porte – étaient-ce vraiment des coyotes ?

La voix : Femme pute qui écarter tes jambes au premier venu ! femme chienne qui hurles des insanités sur les places publiques ! baisse les yeux quand je te parle ! qu'on la voile !

La jeune femme : Alors, la mille-deuxième nuit, vos coyotes ont forcé la porte, dans un cri de victoire obscène, et ces plaies que j'avais tant pensées, sur mon amour, ils les ont rouvertes à l'acide de leur lame, sous mes yeux, je l'entendais crier et c'étaient à chaque coup mille épées monstrueuses qui me taillaient la chair, je me tenais le ventre, c'était là notre parole, la parole sacrée, c'était là ma seule résistance, le sceau de notre amour, mais ces ovaires, mais ma fierté, ils ont voulu les forcer, comme ils venaient de forcer ma porte, sur une maison, on pose des scellés, sur une femme, on marque les ovaires au fer blanc de la semence purificatrice, de la semence de...

La voix : ...la nuit est encore noire. Ton conte a tourné court. Qu'on l'emmène.